

Le Rallye Monplaisir

Entretien avec Bernard Pointier

Quelle est l'histoire du Rallye Monplaisir ?

L'équipage a été fondé par mon père en 1959. En 1972 nous avons créé une société. Il m'a alors été demandé de prendre la succession de mon père et de m'occuper de la société, ce que j'ai fait avec plaisir.

Pourquoi un vautrait ?

Mon père a toujours chassé le sanglier en chasseur à tir, aux chiens courants. Nous avions une quinzaine de chiens que nous découplions avec ceux d'un très bon ami, André Geneste. Nous disposions d'une trentaine de chiens, nous courions derrière à pied, comme des fous, c'était passionnant. Nous avons connu des années extraordinaires, et puis nous avons été finalement écœurés de voir tuer notre sanglier au bout d'un quart d'heure ou une demi-heure de chasse. La chasse à courre nous est alors apparue comme le moyen de ne pas nous faire tuer notre animal sous le nez. C'est ainsi que nous sommes venus à la chasse à courre.

La chasse à tir aux chiens courants était possible dans la région jusqu'à il y a quelques années. Aujourd'hui, il n'est plus possible de passer chez les voisins, ni en forêt domaniale, ni dans les bois privés. C'est une forme de chasse qui est perdue. Elle existe encore au chevreuil. Dans la région, beaucoup de personnes chassent le chevreuil aux chiens courants. C'est un animal qui ne débuche pas, ou presque pas, qui ne prend pas le parti d'un sanglier, il y a donc moins de problèmes. C'est une chasse amusante, et qui reste très sportive car les chasseurs n'ont le droit de tirer le chevreuil qu'à balle.

La meute actuellement composée d'Anglo-Français tricolores et blanc et orange trouve donc son origine dans le « noyau » de chiens que possédait votre père au départ ?

C'est cela. Ensuite, il a acquis des chiens de Gérard Vigand quand celui-ci a démonté son vautrait, et de là nous sommes repartis avec une trentaine, une quarantaine, une cinquan-

taine de chiens. Nous avons même à un moment atteint la centaine ! Il a également incorporé une douzaine de Billy. Nous avons croisé des Billy avec des tricolores, et cela a donné des chiens extraordinaires, dont un chien Safari, qui, à deux ans, rapprochait ! Il est mort l'an dernier, le jour de l'ouverture. Il avait des caractéristiques de Billy. Ce sont des chiens qui ont un nez extraordinaire. Je pense, personnellement, que l'on peut les comparer au pointer, dont ils ont un peu les caractéristiques. J'en ai discuté l'an dernier avec monsieur Malterre, l'une de leurs qualités principales (qui parfois, au chenil, devient un défaut) c'est la hargne, le mordant. J'ai vu Safari prendre un sanglier de 60 kilos tout seul ! Il avait une technique bien à lui ! Il l'attrapait par le bout du grouin. Je l'ai vu tenir ainsi un sanglier pendant un quart d'heure. Par contre, il n'était pas méchant au chenil, il était même d'une nature lymphatique.

Ce sont des chiens que j'aime beaucoup : ils sont très criants, bien gorgés, ils galopent bien (ils ont un bon dos), et sont très fins de nez, très chasseurs.

Quelles qualités essayez-vous de privilégier par l'élevage ?

Je recherche un modèle très trapu, pas trop grand, car nous chassons dans une forêt très fourrée.

Vous n'avez pas remis de sang anglais ?

Si, beaucoup. Nos Anglo-Français sont par moitié « anglo » !

Et vous n'avez pas de problèmes de gorge ?

Non ça crie très bien, c'en est une merveille ! Je crois personnellement que les chiens crient quand ils y sont entraînés par les autres. S'ils se trouvent dans une meute où « ça crie » les chiens finissent par crier. Et puis aussi, pour bien crier, ils faut que les chiens soient gais. J'ai l'impression que plus les chiens sont en confiance, plus ils sont gais, plus ils ont envie



« Le veneur et sa meute, il faut que ce soit un couple ».

Photo Gildas Le Tallec

de jouer, de chasser. J'assimile toujours un lot de chiens à une classe de gosses, il leur faut une joie de vivre ! Il faut que, quand vous descendez les chiens du camion, ils soient gais. Quand vous voyez des chiens descendre du camion la tête basse, il vaut mieux rentrer ! C'est un peu le problème des Anglais. Je trouve que le foxhound est un chien triste et qui ne crie pas beaucoup. J'en ai un, qui vient de chez M. Varenne. C'est un très bon chien qu'il m'a donné en début de saison pour m'aider à mettre mes jeunes chiens dans la voie du cerf. C'est un chien capable de prendre un cerf tout seul, il n'y a qu'à le laisser faire. Malheureusement, il a un peu d'âge, et je ne le mets qu'au bout d'une heure et demie ou deux heures de chasse. Il redonne alors du courage à tout le monde !

Vous avez donc mis des chiens dans la voie du cerf ?

Oui. Nous avons neuf cerfs à prendre en forêt d'Ourscamp. Jusqu'alors nous invitions des équipages voisins. Mais ils ont leurs propres animaux à prendre et la diminution du nombre des attaques de sanglier dans la région nous a incités à chasser également le cerf.

De quelle façon vous êtes-vous organisés pour chasser alternativement le cerf et le sanglier ?

J'ai voulu créer carrément une deuxième meute. J'avais vingt-cinq chiens de l'année dernière de 18 mois, que j'ai mis directement dans la voie du cerf avec cinq vieux chiens que j'ai achetés ou qu'on m'a donnés. La saison a commencé cahin-caha et maintenant je consi-

dère que cela ne va pas trop mal, puisque nous avons pris deux cerfs. D'habitude, on fait plutôt le contraire, on commence avec vingt-cinq vieux chiens et cinq jeunes, j'ai préféré courir le risque de « perdre » une année sur le plan des résultats, considérant qu'en fait cette année serait bénéfique pour tout le monde.

Ourscamp est-elle très dense en animaux ?

Oui. Il y a beaucoup de cervidés, ce qui nous a valu pas mal de problèmes de change, avec des jeunes, on peut facilement l'imaginer ! Mais je trouve que les chiens ne se débrouillent pas trop mal ! Dans la difficulté, on voit rapidement les individualités apparaître. Parmi les vingt-cinq jeunes, trois ou quatre promettent pour l'année prochaine.

Nous venons de parler des qualités de chasse, que recherchez-vous sur le plan du modèle ?

J'aime les chiens tricolores, les chiens de petite taille — entre 50 et 60 cm — intermédiaires entre le foxhound et le poitevin. Avec une « bonne tête », pas celle du poitevin que je trouve trop fine et trop fragile, ni celle du harrier que je trouve trop dure, disons un « anglo-poitevin ».

Avez-vous réussi à atteindre une certaine homogénéité ?

Non. Je ne la cherche pas tellement. Je cherche d'abord une certaine qualité de la meute, tout en gardant malgré tout une homogénéité minimum.



En forêt de Laigue.

D.R.

Vous pratiquez la consanguinité ?

J'essaie un peu d'inbreeding, ayant entendu il y a deux ans à l'occasion d'un concours les théories du Docteur Guillet à ce sujet.

Quand je suis très très satisfait d'un modèle de chien pour ses qualités de chasse et physiques, je croise. Pour l'instant, je ne suis qu'à la deuxième génération, je n'ai donc pas pu tester les résultats, mais mon père l'avait déjà pratiqué il y a très longtemps, il avait même utilisé frère et sœur, ce qui représente la consanguinité maximum (ce que je n'ai pas fait) et il n'a jamais eu de problème. Mais il ne faut sans doute pas aller trop près du sang, car on obtient alors des chiens très fragiles, très difficiles à tenir en état.

Les théoriciens s'affrontent sur l'existence de chiens de change dans les vautraits. Avez-vous des chiens de change ?

Les trois quarts des traités de vénerie prétendent que les chiens de change, dans un vautrait, cela n'existe pas.

Or, je peux vous affirmer, que depuis six ans que je suis maître d'équipage, j'ai eu, au vautrait, chaque année cinq chiens de change au minimum, des chiens de change confirmés. J'ai d'ailleurs eu à ce sujet des discussions enflammées et passionnantes avec plusieurs personnes, qui affirment que cela n'est pas possible. Mais, je vous affirme que, dans le change, ces chiens s'arrêtent net. Nous en avons encore eu l'exemple l'autre jour à Villers-Cotterêts : nous attaquons un ragot qui s'est fait chasser dans le change sans arrêt, tournant en rond

comme un chevreuil, eh bien nous avons quinze ou vingt chiens sur les quarante qui n'ont jamais bougé.

L'existence de chiens de change dans un vautrait me paraît liée à la densité en animaux des territoires où l'on chasse. Dans notre région, la densité est si peu élevée qu'il arrive de plus en plus rarement de chasser dans la compagnie, mais dans des régions comme le Centre, très vives en sangliers, le problème se pose, car, à mon avis, dans ces cas-là, si vous n'arrivez pas à former de chiens de change, c'est parce que vous faites change sur change.

Tandis que nous, qui avons eu une densité moyenne il y a quelques années, nous avons pu former des chiens, qui maintenant se confirment de plus en plus, car nous avons de moins en moins d'animaux, et quand ils arrivent dans le change, les chiens le marquent automatiquement. Mais il est certain qu'il est très difficile de faire des chiens de change dans le change continu.

Etes-vous nombreux à chasser ?

J'ai autour de moi une bonne moitié de l'équipage, une dizaine de jeunes, qui participent.

Que doit faire « le bon bouton » de vautrait ?

Il faut se partager la tâche. Chez nous, nous partons d'un principe : quand l'un est devant, l'autre doit être derrière. Comme je chasse régulièrement à l'arrière, car je veux toujours voir mes chiens, j'aime bien que les amis soient devant. Il n'y a pas de « tâches » spécifiques à un vautrait, elles sont les mêmes quelque soit l'équipage et quelque soit l'animal chassé.

Débutez-vous beaucoup ?

Oui, souvent, quoique maintenant les débûchés soient moins importants qu'autrefois : les animaux, étant moins nombreux, sont plus sédentaires.

Avez-vous des suiveurs qui prennent les grands devants ?

Les suiveurs en voiture encadrent, surveillent, c'est tout. Je suis très intransigeant là-dessus. Bien sûr, parmi les suiveurs il y en a toujours qui « passent à côté », vous pourrez faire ce que vous voudrez, c'est plus fort qu'eux ; ils suivront l'animal sans s'intéresser aux chiens. Mais, à mon avis, c'est aux maîtres d'équipage d'imposer une certaine discipline et un certain encadrement. La Vénerie est un sport. Tout sport a un règlement. Il n'y a pas de raisons pour qu'on ne l'applique pas. Celui qui ne l'applique pas doit s'en aller, quel qu'il soit. Dans les débûchés, les cavaliers ont l'interdiction de traverser les plaines, ils prennent les chemins, et suivent comme ils peuvent. Les suiveurs en voiture doivent aussi se conformer à une discipline. Nous avons la chance de chasser dans une région qui n'est pas trop morcelée, sans trop de barbelés. J'ai pu constater que les problèmes étaient bien différents en Saône-et-Loire ou dans l'Allier, où ce n'est pas du tout le même genre de terrain.

Certains vautraits rencontrent des problèmes avec des chasseurs à tir. En avez-vous ?

Très peu. En forêt d'Ourscamp, il y a une très bonne entente entre la société de chasseurs à tir et le vautrait.

J'évite au maximum de chasser les veilles et avant-veilles de leur jour de chasse. J'évite au maximum de chasser le samedi le sanglier, c'est pour cela que je chasse en semaine. Je chasse souvent le mercredi, eux chassant le samedi, le bois a le temps de se reposer.

Vous évoquiez tout à l'heure des problèmes d'attaque ?

Ces problèmes sont particulièrement aigus en forêt de Compiègne. Sur quinze mille hectares, il y a environ quinze sangliers.

Est-ce le classement du sanglier comme nuisible ?

Cela a certainement joué ; mais ce qui a joué d'avantage c'est l'extension de la culture du maïs, les agriculteurs encadrent les champs au moment de la récolte et les tuent. Au passage ils réclament des dégâts, ils sont ainsi gagnants sur les deux tableaux ! J'ajoute que je considère comme anormal que des prolongations pour les chasseurs à tir ou les licenciés soient accordées par l'administration sur un territoire où il n'y a pas d'animaux.

Or il sera très difficile d'obtenir le déclassement du sanglier de nuisible en gibier car il y aura toujours le paiement des dégâts qui pose de graves problèmes financiers aux fédérations de chasseurs.

Vous chassez sur un territoire de quelle superficie, au total ?

15 000 ha à Compiègne, 6 000 en forêt de Laigue. 1 500 en forêt d'Ourscamp, si vous ajoutez la forêt de Villers-Cotterêts qui représente pas loin de 12 000 ha encore, cela fait un territoire de cinquante mille hectares, et sur ces cinquante mille hectares vous avez cinquante sangliers... pas plus !

A Compiègne, il n'y a que de la futaie, sans sous-étage, c'est l'une des raisons pour lesquelles il n'y a pas de sangliers : ils sont trop dérangés. C'est comme si l'on chassait sur les Champs-Élysées : vous attaquez à l'Arc de Triomphe et vous prenez à la Concorde !

Depuis sept ou huit ans maintenant, l'ONF a instauré un système de barrières, les premières ont été placées au centre et tous les ans le cercle des routes barrées s'agrandit. Les animaux commencent enfin à avoir la paix... et les cavaliers aussi !

Quels sont vos jours de chasse ?

Nous chassons très rarement le samedi, cette année nous avons peut-être chassé quatre samedis. En règle générale, nous chassons le mardi ou le jeudi.

Après la fermeture, nous avons chassé un samedi par mois, pour faire plaisir à certains boutons qui viennent de loin. Pour l'an prochain j'envisage de remettre au minimum un samedi par mois, au maximum deux. Mais je



Nous chassons très rarement le samedi. D.R.

me rends compte que nous sommes privilégiés de pouvoir ainsi chasser en semaine.

Comment fonctionne le chenil ?

Nous avons un homme qui a la responsabilité des chiens. Le chenil étant dans la cour, les chiens sont en permanence sous mes yeux, de ce côté-là il n'y a pas de problèmes.

Comment nourrissez-vous vos chiens ?

Je ne donne que des abats, panses, boyaux sans addition de farine d'aucune sorte. Nous avons un abattoir à trente kilomètres que je vide toutes les semaines en hiver, et deux fois par semaine en été. Les abats sont dégraissés à l'abattoir, ce qui est indispensable sinon les chiens font de l'eczéma. Je donne en outre une soupe de riz une fois par semaine. Pour l'instant, nous n'avons pas de problèmes pour nous procurer les abats (pas encore !) et je pense que nous tenons là une alimentation des chiens convenable et économique.

L'équipage est organisé sous forme d'association ?

La société est sous forme d'association 1901, avec une assemblée générale annuelle. La société est propriétaire d'une certaine partie des chiens. Nous avons un ami, André Geneste, qui chasse avec nous, qui a une passion pour l'élevage. Il élève beaucoup de chiens, qu'il nous remet. Moyennant quoi, quand je réformé un chien je le lui rends, ou si le chien ne me convient pas en cours de chasse je le lui rends. Nous en avons à peu près la moitié. Chaque année, nous élevons ainsi à nous deux une vingtaine de chiots, nous avons ainsi pas mal de choix.



Photo Baudesson

« Les chiens sont tellement mordants qu'ils ne lâchent jamais prise ».

A quel moment triez-vous les chiens ?

J'estime qu'avant un an un chien n'est pas fait. En ce moment par exemple j'ai des chiens d'un an dont les épaules se « démontent » ; c'est héréditaire, le père a eu cela pendant deux ans, et bien, j'attends. Qu'il y ait deux ou trois chiens de plus au chenil cela ne coûte pas beaucoup plus cher. Et comme ces chiens sont d'une très bonne lignée, j'estime que cela vaut la peine d'attendre.

Avez-vous essayé de créer une société de suiveurs ?

Nous partons d'un principe : moins nous sommes, plus nous nous amusons. Nous sommes contre l'extension au maximum du vautrait. Lorsque nous prévoyons un trop grand nombre de suiveurs et que nous risquons d'être trop gênés, nous changeons le jour de chasse. Nous ne sommes que vingt-cinq, vingt coups de téléphone, c'est vite donné. La moitié d'entre nous chassent à cheval, les trois-quarts des membres sont des jeunes de mon âge. Je pense qu'ils m'ont fait confiance, parce que j'avais une certaine technique de la vénerie.

Comment êtes-vous avec vos chiens ?

J'appuie beaucoup mes chiens. Quand il y a un défaut, je les laisse faire pendant trois ou quatre minutes, si le défaut se prolonge, je rappelle et nous travaillons ensemble. Le veneur et sa meute, il faut que ce soit un couple. Les chiens ont besoin de nous. Nous avons besoin d'eux, mais ils ont besoin de nous. Si les chiens ne re'èvent pas le défaut au bout de trois ou quatre minutes c'est qu'ils ont un problème, il faut les aider, il y a quelque chose qu'ils n'ont pas saisi. En trois ou quatre minutes, les chiens ont eu le temps d'envelopper et de relever un défaut, s'ils ne l'ont pas fait d'eux-mêmes, c'est que le problème est compliqué. Mais, dire qu'il faut intervenir sans arrêt, non. Là où j'interviens assez souvent, enfin chaque fois qu'il le faut, c'est pour arrêter la tête. En principe, dans un

vautrait, on ne le fait pas. Ma théorie personnelle est qu'il faut le faire. Mais le maître d'équipage est le seul à pouvoir juger, sur le terrain, s'il faut arrêter ou non. On ne peut pas prétendre qu'il y ait une règle : il y a certains jours où il faudra arrêter, et d'autres où il ne faut surtout pas.

C'est pour cela que j'aime bien voir tout le déroulement de la chasse. Il faut être au courant de son déroulement de a à z. Si vous manquez une seule lettre vous êtes perdu, car ce sera toujours à ce moment précis que se produira le défaut, et personne ne sera capable de vous dire ce qui c'est passé.

Vous sortez vos chiens régulièrement en été ?

Oui, ici c'est assez facile. En rentrant le soir, on prend un cheval, on fait un tour en plaine et on revient.

Ils ne risquent pas de vous échapper ?

Non. Et c'est l'une des raisons pour lesquelles je suis devenu hostile au fait de coupler les chiens. Au départ, j'y étais favorable, car ça leur donne de la force. Mais je pense de plus en plus que, s'il faut « tenir » les chiens, il faut aussi leur laisser de l'initiative. Sinon on arrive à la situation que dénonce Gérard Vigand : les chiens finissent par ne plus travailler, et, à la première difficulté, ils vous regardent... Il faut qu'un chien soit entreprenant.

Vous attaquez aux rapprocheurs ?

Non, j'essaie au maximum d'attaquer de meute à mort, chaque fois que je peux. Il y a quelques années, dans les vautreits, on rapprochait avec trois, quatre, cinq chiens. Nous rapprochons avec vingt chiens, les chiens se stimulent entre eux. Mais les trois-quarts du temps, nous attaquons de meute à mort. J'enlève uniquement les chiens qui ne sont pas sages.

A Compiègne, par exemple, j'ai deux ou trois chiens qui chassent volontiers le cerf, alors je ne les donne que dans les minutes qui suivent l'attaque. J'estime que le poids de chiens est important au moment de l'attaque. Mieux on attaque plus on a de chances de prendre, parce que l'animal est poussé tout de suite, il a le coup de fouet. C'est l'attaque qui compte. Si dans la demi-heure qui suit l'attaque vous parvenez à le bousculer un peu, vous avez gagné la moitié de la chasse ! Si vous lancez un animal et que vous lui laissez le temps de se reposer, vous allez chasser une, deux heures de plus. Pour le cerf c'est d'ailleurs la même chose.

Au sanglier, « le bois » est capital — Qui fait le bois ?

Le piqueux fait le bois le matin et puis trois ou quatre amis, je le fais aussi. C'est une partie de la chasse qui est très passionnante. Faire le bois au sanglier est plus important qu'au cerf, car le sanglier n'est pas sédentaire ; aujourd'hui il est là, demain il sera à quinze ou vingt kilomètres. Vous le rembûchez là, il suffit qu'il vous évente et vous le retrouvez dix kilomètres plus loin...

Tous les récits de chasse au sanglier
sont pleins de chiens décousus...

Nous avons malheureusement des chiens décousus au moment du ferme. J'en ai encore perdu un cette année, un très bon chien bien sûr. Cela se raréfie tout de même, car nous avons de moins en moins de vieux sangliers méchants, mais quand on tombe sur un animal méchant, c'est terrible : les chiens sont tellement mordants qu'ils ne lâchent jamais prise.

Vos territoires sont d'une grande diversité ?

Nous aimons changer de forêt, c'est tellement merveilleux d'arriver dans une forêt que l'on ne connaît pas, d'attaquer un animal qui va faire un parcours qu'on n'imagine pas, c'est l'inconnu, on découvre tout. J'aimerais pouvoir chasser chaque fois sur un territoire différent.

C'est ce qui me passionne dans la vénerie : il n'y a jamais deux chasses qui se ressemblent sur le plan de la technique de chasse. J'aime la chasse parce qu'il y a les chiens, il n'y aurait pas de chiens je ne chasserais plus. J'aime les chiens avant la chasse, j'aime la chasse pour les chiens. C'est pour cela que je ne suis pas tout à fait d'accord avec certains sur l'attitude à adopter dans les défauts : aimant ses chiens on veut les aider, on va donc vers eux. Il faut que l'on puisse compter réciproquement les uns sur les autres ! Mais dans une meute, il ne faut pas faire de préférence, surtout au cours de la chasse, il faut juger tous les chiens.

Quelle est pour vous la première qualité du veneur ?

Il faut beaucoup observer. Pour moi, c'est la règle d'or du maître d'équipage. Observer au maximum, calculer, avoir son idée sur la question et intervenir rapidement. Il n'y a pas de peut-être, « c'est ça » ou « ce n'est pas ça ». On n'a pas le droit de se tromper. Il faut jouer avec la chance, j'aime jouer avec le feu.

L'autre jour en forêt de Compiègne, nous attaquons sur trois sangliers, et, malheureusement, dans les trois minutes qui suivent l'attaque, deux animaux partent ensemble, avec le paquet de chiens derrière. Les animaux se sont déhârdés, se sont recroisés et les chiens n'ont pas repris leur premier animal. Seul, un très bon chien a continué de chasser son premier animal. Je l'ai arrêté et j'ai demandé qu'on aille me chercher les autres. On a attendu une heure. Nous avons alors remis les chiens à la voie. Aucun n'en avait connaissance. Je vous garantis que je n'en menais pas large, car il n'y a pas beaucoup de sangliers en forêt de Compiègne ! Alors, j'ai poussé, tiré mes chiens, on a fait un kilomètre, deux kilomètres mollement, et puis le défaut complet, plus rien. Il restait un tout petit peu de neige ce jour-là, un ami vient me dire : « il y a un volcelest qui ne doit pas être vieux ! ». On y va, les chiens reprennent la voie, à cinq cents mètres de là, ils relancent leur sanglier, oh quel soulagement ! Nous l'avons pris une heure et demie plus tard...

Radioscopie

“ du Rallye de l'Aumance ”

Des précisions

A la suite de la publication de la « radioscopie » du Rallye l'Aumance, Gérard Vigand nous a adressé la lettre suivante.

« Ayant « joué le jeu », lors de l'interview, il se peut que certaines de mes opinions n'aient pas été suffisamment explicitées ou précisées, mais je m'en voudrais d'avoir fait dire à une personne citée par moi des choses erronées ; aussi, puis-je vous demander de publier in extenso dans la prochaine revue la lettre ci-jointe ».

Nous remercions Gérard Vigand d'avoir « joué le jeu » de l'interview avec autant de spontanéité, de franchise et de gentillesse. Toutes les lettres que nous avons reçues au sujet de cet article montrent le vif intérêt que les opinions et les méthodes d'un maître d'équipage de sa valeur ont suscité parmi les veneurs. Conformément à sa demande, nous publions ici la lettre que lui a adressée M. Paul Willekens.

Une lettre

de M. Paul Willekens

« Cher Monsieur,

L'intéressant interview que vous avez donné sur le Rallye l'Aumance dans « VÉNERIE », m'a vivement intéressé, mais il m'a aussi fait dresser les cheveux sur la tête.

Peut-être, quand vous avez commencé à chasser le sanglier, vous ai-je dit un jour en montrant trois ou quatre chiens : « ceux-là ont des têtes de normands » mais loin de moi l'idée d'avoir voulu généraliser.

En 1964, à l'exposition de Vichy, vos deux lots sont arrivés en tête des Anglo-Français tricolores. Ils étaient l'un et l'autre très homogènes et leur rappel de sang poitevin les a fait apprécier.

Il vous suffisait de continuer votre élevage dans cette voie pendant deux ou trois ans pour avoir un lot avec une proportion de Poitevins qui eut dépassé celle du Rallye Vouzeron, pourtant imbattable à cette époque.

Mais brusquement votre élevage a changé de cap. L'influence de l'ancien piqueux de M. Puyferrat n'y fut certainement pas étrangère. Pendant plusieurs années, il fut impossible de découvrir dans vos sujets une seule tête poitevine. Vous aviez de très beaux chiens solides, bien établis, avec du coffre et de la taille, mais c'était du « batard vulgaire ».

Depuis deux ans, vous semblez revenir au Poitevin ; je ne saurais que vous en féliciter. Vous avez d'excellents éléments pour produire ce que j'appellerai des chiens de cerf dans le type poitevin, comme Vouzeron en possède encore quelques-uns.

Pour éviter certaines interprétations regrettables, vous serait-il possible de faire publier ces lignes dans le prochain numéro de « VÉNERIE ».

Je vous en remercie à l'avance et je vous prie d'agréer, Cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs. »